

n'étudiait que la nature, et qui l'étudiait en présence de Dieu. Les sciences, réduites à elles-mêmes, sont semblables à ces chambrières du palais d'Ithaque, qui trahissaient leur maîtresse et dépravaient leurs amants. Je veux bien, disait en riant Bernardin de Saint-Pierre, que les doctes et les savants courtisent parmi ces chambrières celles qui leur agréent, mais qu'ils ne trouvent pas mauvais si je m'en tiens à la maîtresse.

Tandis qu'il se raillait ainsi des savants, ceux-ci le prenaient en haine, et plaignant la faiblesse d'esprit qui le faisait croire en Dieu, ils cherchaient à l'accabler du poids de leur supériorité. C'est un pauvre botaniste, disait l'un; il ne connaît pas les méthodes, et n'a jamais lu nos catalogues. C'est un niais en politique, disait l'autre; il veut que le souverain propose les lois, que deux chambres les discutent, et que les ministres soient responsables. Mais ne voyez-vous pas que c'est un révolutionnaire? reprenait un troisième: il blâme l'esclavage des nègres, et dit que les rois sont faits pour les peuples, et non les peuples pour les rois. En vérité, disait un quatrième, le bonhomme n'en sait pas davantage: croit-on qu'il demande une éducation nationale, comme si nous n'étions pas le peuple le plus poli et le mieux élevé de l'Europe! Son ouvrage est plein d'idées du même genre; il vante le bonheur de la campagne, les délices de la solitude: c'est un philosophe qui n'aime pas les villes et qui hait les riches. Telles sont les phrases que les ennemis de Bernardin de Saint-Pierre ne cessent de répéter, afin de les apprendre aux gens du monde, qui les répètent à leur tour; car dans le monde, où toutes les opinions sont reçues d'autorité, on lit peu, on lit mal, et l'on juge de tout.

Cependant, comme les esprits éclairés persistaient à voir dans les *Études de la Nature* un grand écrivain, et que les nombreux lecteurs de *Paul et Virginie* confirmaient ce jugement par leurs larmes, on imagina d'affaiblir ce dernier hommage en laissant dire du bien du livre et en disant du mal de l'auteur. Ne pouvant nier le talent, l'envie essaya de le dégrader. Bizarre destinée du génie! pour détruire l'influence du philosophe, on l'accusait d'être un mauvais citoyen; pour détruire l'influence de l'obser-

vateur, on publiait qu'il n'était ni physicien, ni chimiste, ni botaniste: les géomètres se moquaient de son ignorance, les politiques en faisaient un sot, les calomniateurs en firent un méchant.

Mais à ces tristes efforts de la haine, il suffit d'opposer les actions du sage, témoins irrécusables dans cette révolution qui soumit les hommes à de si terribles épreuves.

Lorsqu'il publia les *Études*, une fermentation générale agitait les esprits: tout tendait à se dissoudre. Les magistrats rêvaient la république; les prêtres se disaient citoyens de Rome, les philosophes, citoyens du monde. Les uns demandaient l'indépendance, les autres réclamaient l'égalité: tous aspiraient aux mêmes désordres, depuis la noblesse, indignée de ne pouvoir monter plus haut, jusqu'à la bourgeoisie, humiliée de se voir placée si bas. Leurs cris réveillèrent la populace engourdie par la misère; et les passions déchainées, la haine, la vengeance, les cupidités, les vanités, inondèrent la France de sang par le fer des bourreaux, et toute la terre par celui des soldats.

C'est alors que la fortune amena successivement aux pieds de Bernardin de Saint-Pierre les ambitieux qui voulaient dominer la France. Ils s'approchèrent de lui et viennent dans sa pauvre retraite fléchir le genou devant cette plume divine qui, selon eux, avait écrit le roman de la nature, et dont ils imploraient le secours pour embellir celui de leur politique; ils se disaient ses disciples, et cependant aucun n'avait reconnu en lui un ami de Dieu et des hommes, un philosophe rigide, exercé à la vertu par le travail, l'injustice et la pauvreté. Tous oublièrent le sage et se prosternèrent devant l'écrivain. Servez-nous, lui disaient-ils, donnez à nos idées le charme de vos talents; et nous vous porterons à la fortune, et nous vous donnerons la gloire. Il les refusa et fut calomnié.

Il avait résisté aux offres de M. Necker, on l'accusa d'apathie et de paresse; il avait résisté aux offres de l'archevêque d'Aix, on l'accusa d'indifférence et de pusillanimité. Ce dernier lui proposait une pension du clergé; mais il fallait la solliciter, c'est-à-dire qu'il fallait se déclarer le champion de l'Église, et de géné-

reux défenseur de la religion, descendre au rôle de salarié de ses ministres. Il repoussa un engagement ; il eût accepté une récompense. L'abbé Fauchet vint à son tour, et lui offrit sa fortune et la main de sa nièce : prédicateur du roi, il voulait embellir ses sermons de l'éloquence de l'auteur des *Études* ; plaire à Louis XVI, c'était obtenir la pourpre. M. de Saint-Pierre dissipa, en se retirant, les illusions de cet ambitieux ; et l'abbé Fauchet, ne pouvant devenir cardinal, se fit le missionnaire de la liberté et le prédicateur de la république. Peu de temps après, le faubourg Saint-Victor voulut porter l'auteur des *Études* à l'Assemblée Constituante : des hommes qui se disaient envoyés du peuple l'engagèrent à se déclarer contre la noblesse et le clergé ; il répondit en refusant son élection. Enfin madame de Genlis chercha à l'introduire dans le parti d'Orléans ; cajoleries, petits soins, billets doux, prévenances, tout fut employé pour faire sa conquête. Jamais la muse fantasque ne déploya tant d'adresse et de charme ; jamais elle ne fit jouer des ressorts si souples et si puissants ; il y fut pris, et reçut une pension du prince. Mais un jour, à l'occasion d'une insinuation qu'il n'avait pas comprise, M. de Genlis lui dit en riant qu'il était le plus grand sot du monde, et que les princes ne donnaient rien pour rien. M. de Saint-Pierre fut si vivement frappé de ce discours, que dès le lendemain il renvoya le brevet du duc d'Orléans. Madame de Genlis se rappellera, je l'espère, ces circonstances ; et combien je serais heureux si les lignes que je viens de tracer pouvaient réveiller ses souvenirs et l'engager à peindre cette époque de sa vie qu'elle a si modestement oubliée dans ses *Mémoires*.

Telle fut, dans les premiers temps de la révolution, la conduite de Bernardin de Saint-Pierre. Plus tard, obligé de réclamer, pour vivre, le prix de ses anciens services, il vit successivement venir à lui tous les chefs sanglants de la république ; il repoussa Brissot et recula d'épouvante devant Robespierre, qui lui fit dire qu'il n'y avait pas de fortune où il ne pût prétendre, s'il voulait représenter sa conduite comme le résultat d'une mesure philosophique. Mon refus d'écrire en sa faveur, disait M. de Saint-Pierre, pouvait être suivi de ma mort ; mais

j'étais résolu de mourir plutôt que de manquer à ma conscience et à l'humanité.

Voilà les faits. Les contemporains sont là, et j'invoque leur témoignage : qu'ils disent si, au milieu de notre révolution, ils ont vu un dévouement plus sublime à la cause de Dieu et de l'humanité ! qu'ils disent si le sage a manqué de force contre les séductions de la fortune, et s'il a été faible contre les menaces des bourreaux ! Ainsi la France, comme autrefois la Grèce, vit un homme, ferme sous le bouclier de sa conscience, servir sa famille en lui sacrifiant son repos, servir sa patrie en rendant hommage à la vérité, servir le genre humain en se montrant prêt à mourir pour elle !

Je n'ai donc point à le justifier, si les mêmes hommes qui étaient venus lui demander sa plume pour M. Necker, pour le duc d'Orléans, pour la Convention, pour Robespierre, s'empressèrent ensuite de répandre sur lui le venin de la calomnie. Ils lui auraient bien pardonné sa vertu ; ils ne pouvaient lui pardonner leur bassesse.

Mais revenons un moment sur nos pas, et voyons quelle était la fortune de cet homme qui savait souffrir l'injustice et qui ne craignait pas la puissance. En 1792, il possédait trois mille francs de rente, terme de son ambition. Alors il se crut riche, et se proposa de tracer le plan des *Harmonies*, et surtout de terminer l'*Arcadie*, dont il avait publié le premier livre. A ses projets de travail se joignirent bientôt des projets de bonheur personnel. Après tant de maux, le sentiment lui en était doux comme celui d'une convalescence : il entrevoyait dans le lointain une retraite champêtre, une jeune épouse, une heureuse famille ; comme il n'était plus jeune, il attendit pour ainsi dire le cœur qui devait s'offrir au sien. Depuis long-temps mademoiselle Didot s'était fait une douce habitude de le voir : elle admirait son génie, elle aimait sa vertu, elle ne craignait pas de lui en faire l'aveu, et lorsqu'il fut intendant du Jardin du Roi, les parents de cette jeune personne le pressèrent d'accepter sa main qu'elle lui avait offerte. C'est ainsi qu'il trouva, dans la fille de son imprimeur, une femme qui joignait à un bon cœur

une figure aimable, des habitudes vertueuses et de l'esprit naturel.

Toutes les choses de ce monde ont leurs déceptions : le plus heureux mariage a les siennes. Les grossesses, les langueurs, la perte des enfants, les désespoirs qui suivent ces pertes, et tant de maux qu'aucune sagesse humaine ne saurait prévenir, allaient éprouver la constance de M. de Saint-Pierre, et troubler un bonheur dont il s'était fait de si douces images. La place d'intendant du Jardin du Roi ayant été supprimée, il se trouva sans revenu, et la révolution, qui lui avait tout enlevé, ne lui laissait pas même la ressource de vendre ses ouvrages. Bientôt la mort de son beau-père vint accroître sa détresse. Le plus riche héritage se trouva disputé à la fois par des cohéritiers avides et par des nuées de créanciers. M. de Saint-Pierre, qui n'avait pas une dette personnelle, vit tout-à-coup sa petite maison d'Essonne chargée de deux cent quatre-vingt mille francs d'inscriptions. Chaque jour de nouvelles assignations portaient le trouble dans ses études et la ruine dans sa maison. Pour comble de douleur, sa jeune femme, épuisée par une maladie de poitrine, se mourait à ses yeux. Faible, mais aimante, elle pleurait sur son propre destin et sur l'abandon où allaient se trouver les tendres objets de son amour. Les divisions de sa famille l'avaient profondément blessée : elle voyait ses enfants dépouillés, son mari calomnié, ruiné, et s'accusait de tous leurs maux. Eh quoi ! disait-elle avec désespoir, en serrant ses enfants dans ses bras, eh quoi ! chers nourrissons, il faudra donc vous voir arracher à la fois le patrimoine de votre père par des lois barbares, et celui de votre mère par des hommes injustes et cupides ! A ces pensées sa tête s'égarait ; elle maudissait tout ce qu'on doit aimer, la vie, la patrie, la famille. Vainement M. de Saint-Pierre l'environnait des secours de l'art, et des soins du plus tendre amour ; il ne devait ni calmer la fièvre qui la dévorait, ni faire entrer la résignation dans son cœur. Souvent même elle repoussait son mari, éloignait ses enfants et tombait dans les accès de la plus noire mélancolie ; car, dans l'affaiblissement de ses facultés, voyant de toutes parts le triomphe des méchants, elle venait à

douter s'il y avait une Providence. Hélas ! en aggravant ainsi les peines du meilleur des hommes, elle était loin d'imaginer qu'elle préparait des armes à la calomnie, et qu'un jour viendrait où M. de Saint-Pierre se verrait accusé d'avoir fait le malheur de sa femme par ceux mêmes qui la réduisaient au désespoir. Ainsi procèdent les méchants ; ce n'est point assez pour eux de commettre le crime, il faut encore qu'ils en accusent la vertu !

Au milieu de ces tristes circonstances, M. de Saint-Pierre vit un jour entrer dans son cabinet un jeune officier dont la physiologie le frappa ; il croyait se rappeler ses traits, mais d'une manière confuse. Le jeune homme se hâta de lui dire qu'à peine adolescent il avait osé lui écrire à l'occasion de Paul et Virginie ; puis il ajouta : Je viens réclamer aujourd'hui l'amitié que vous me promîtes alors dans une réponse que je conserve précieusement. M. de Saint-Pierre le pria de s'asseoir, et lui demanda son nom. Je m'appelle Louis, reprit l'officier ; je suis le frère et l'aide-de-camp du général Bonaparte. Nous arrivons d'Italie, et je viens remercier l'auteur des Études des heureux moments que je dois à la lecture de son livre : nous le lisions souvent ; il reposait sous le chevet du général en chef, comme Homère sous celui d'Alexandre ! Cette comparaison flatteuse fit sourire M. de Saint-Pierre ; mais comme si elle n'eût réveillé que son admiration pour Homère, il répondit : Homère est à mon gré le plus grand peintre de l'homme et de la nature. — Oui, et je n'ai point oublié le passage des Études où vous faites son éloge ; car vous aussi vous êtes un grand peintre de la nature ! — J'ai tracé, reprit doucement Bernardin de Saint-Pierre, quelques faibles aperçus de ses plans sur la terre ; mais parlons de vos campagnes d'Italie. — La guerre est un sujet bien triste pour un ami des hommes, dit le jeune officier. — J'y prends part comme Français, reprit M. de Saint-Pierre ; d'ailleurs, j'ai habité les camps et vu la mort de près sur les champs de bataille. Il est vrai que depuis ce temps j'ai beaucoup philosophé ; mais, comme dit Montaigne, philosophe, c'est encore apprendre à mourir. A la suite de ces préliminaires, la conversation s'engagea d'une manière plus vive ; après quoi Louis Bo-

naparte, avec une brusque effusion de cœur, demanda à M. de Saint-Pierre la permission de le revoir, permission dont il profita dès le lendemain. Dès lors ses visites se succédèrent sans interruption. Souvent ils allaient ensemble aux Tuileries : là, dans une allée solitaire, ils aimaient à s'entretenir de leurs peines. M. de Saint-Pierre, au déclin de la vie, voyait mourir sa jeune femme, et gémissait sur lui-même et sur ses enfants. Louis Bonaparte, à la fleur de l'âge, mais sombre, mécontent, malade, fatigué de la guerre, dégoûté du monde, se plaignait avec amertume des exigences de son frère, de la rudesse du service et de l'aridité des mathématiques. M. de Saint-Pierre écoutait doucement ses plaintes, et lui conseillait de mêler à de si pénibles travaux l'étude de la philosophie. C'est la vraie science de l'homme, lui disait-il ; elle le rend propre à toutes choses : par elle Épictète était heureux dans les fers, et Marc-Aurèle sur le trône. Que vous soyez appelé à prendre part aux affaires publiques, elle vous fera goûter le plus grand des biens, celui d'être utile aux autres en vous sacrifiant vous-même ; que vous conserviez l'indépendance, elle mettra dans votre cœur la modération, qui est le vrai trésor du sage. Sans elle les richesses ne sont rien ; avec elle la pauvreté est heureuse !

Ces entretiens philosophiques furent le seul résultat du rapprochement de Louis Bonaparte et de Bernardin de Saint-Pierre. Ces deux hommes eurent cela de remarquable, au milieu de leur siècle, que le plus jeune, élevé malgré lui sur un trône, en descendit avec joie pour rentrer dans la vie privée ; tandis que l'autre, préférant les douceurs de la sagesse aux jouissances de la fortune, s'endormit du sommeil du juste, après avoir méprisé l'ambition et vu passer à ses pieds tous les ambitieux.

Oh ! c'est un ravissant spectacle que celui de l'homme de bien luttant contre les préjugés, la haine, la calomnie, et marchant d'un pas toujours égal dans l'étroit sentier de la vertu ! Que peuvent contre lui les injures de la fortune ? La misère le fortifie, les persécutions l'élèvent ; il leur oppose l'éclat du génie et la puissance d'un noble caractère ! Couvert de ces armes divines, seul contre tous, ô mon maître ! tu échappas miraculeusement

à la protection des philosophes, à la hache des bonnets rouges et aux chaînes dorées de Bonaparte.

Avec quelle joie je trace ces lignes pour la génération présente, pour cette génération qu'on veut nourrir de haine, et qui bientôt n'osera plus croire à la vertu ! Puisse-t-elle en me lisant, je ne dis pas adopter mon témoignage, mais le soumettre au plus sévère examen ! Louis Bonaparte est plein de vie, et sans doute les imputations de M. de Las-Cases ne lui sont pas restées inconnues : j'en appelle à la rougeur qui a dû couvrir son front, s'il a lu ces lignes infames dont j'ai publiquement dénoncé l'imposture ! Il n'aura point oublié que lorsqu'entraîné par un noble instinct, il recherchait l'amitié de Bernardin de Saint-Pierre, l'officier n'avait rien à donner et pouvait beaucoup recevoir, je ne parle pas d'argent, tous deux alors en étaient également dépourvus ; qu'il dise enfin si jamais l'auteur de *Paul et Virginie*, inspiré par une ambition tardive, est allé rappeler au roi de Hollande l'amitié que lui avait promise l'aide-camp du général Bonaparte !

Un matin, Louis entra dans le cabinet de M. de Saint-Pierre ; sa physionomie était soucieuse : Je ne voulais pas vous importuner, lui dit-il, mais ils l'ont exigé ; et prenant ses mains de l'air le plus caressant : Voici un ouvrage dont l'auteur est de mes amis ; dites-moi franchement si vous le trouvez digne de l'impression. En parlant ainsi, il posa sur la table un rouleau de papier. M. de Saint-Pierre eût bien voulu se dispenser d'un pareil examen ; mais les instances de Louis furent si pressantes, qu'il fallut se rendre ; il promit même quelques notes, et dès le lendemain il se mit à l'ouvrage. La crainte d'avoir à juger un livre de politique s'évanouit à l'ouverture du manuscrit : c'était un petit roman pastoral, dans lequel, à sa grande surprise, il remarqua un tableau des malheurs de la guerre, suivi d'une énergique apostrophe contre les ambitieux et les conquérants.

Cette lecture achevée, il attendit plusieurs jours Louis Bonaparte, qui ne revint plus.

Trois mois s'étaient écoulés depuis sa dernière visite, lorsqu'un autre officier se présenta chez M. de Saint-Pierre ; celui-

ci ressemblait à la fois à Louis et à Napoléon. Comme eux il portait un modeste uniforme; il avait leur parler bref, leurs manières simples et brusques; même air, même taille, même son de voix; seulement quelque chose de plus gracieux, de plus ouvert, adoucissait sa physionomie: c'était Joseph, l'aîné des Bonaparte. Vous voyez le frère d'un de vos plus zélés admirateurs, dit-il à M. de Saint-Pierre, et je viens vous remercier des soins que vous avez bien voulu donner à un ouvrage dont je suis l'auteur. — Vous parlez sans doute du roman de *Moïna*? reprit M. de Saint-Pierre: l'agréable ouvrage! et combien j'en aime les généreux sentiments! — Oui, dit Joseph, des sentiments inspirés par la lecture de *Paul et Virginie*; mais il manque à tout cela le talent de l'écrivain: aussi le général a-t-il voulu que je vous visse, car il craint de passer à vos yeux pour l'auteur d'une aussi faible production. Après quelques compliments de part et d'autre, M. de Saint-Pierre rendit le manuscrit, et Joseph se retira.

Napoléon vint à son tour: ce n'était pas la première avance que le guerrier faisait au philosophe. Dans le cours des campagnes d'Italie, ce héros, dont la gloire était alors toute nationale, lui avait écrit une lettre charmante: « Votre plume est « un pinceau, lui disait-il; tout ce que vous peignez on le voit; « vos ouvrages nous charment et nous consolent: vous serez « à Paris un des hommes que je verrai le plus souvent et avec « le plus de plaisir. » Cette prévenance d'un illustre guerrier, l'éclat de ses victoires, l'amitié de Louis, la visite de Joseph, tout avait favorablement disposé M. de Saint-Pierre; et cependant Bonaparte fut frappé de sa tristesse et peut-être de la froideur de son accueil. C'est qu'à cette époque les malheurs du père de famille étaient à leur comble: toutes ses ressources, comme nous l'avons déjà dit, se trouvaient épuisées; les huissiers assiégeaient sa porte; il voyait sa femme mourante, et depuis dix-huit mois il n'était payé ni de sa gratification d'homme de lettres, ni de son traitement de l'Institut. Bonaparte venait d'être élu par la classe des sciences: il parla beaucoup de ses projets de travail et de retraite; il dit qu'il voulait acheter une petite maison

de campagne aux environs de Paris, et qu'il ne viendrait à la ville que pour assister aux séances de l'Institut. M. de Saint-Pierre applaudit naïvement à ce projet, qui lui semble tout naturel; l'idée lui vient même de proposer sa petite maison d'Essonne au vainqueur de l'Italie, qui sourit d'un air un peu embarrassé et murmure tout bas quelques mots de train d'équipage et de repos de chasse. M. de Saint-Pierre comprit aussitôt que ce jeune homme aux cheveux plats, au teint jaune, au maintien sévère, était tout autre chose qu'un Cincinnatus. Dès lors il fut en méfiance, car il se dit: Cet homme est un ambitieux, il ne me flatte que pour s'emparer de ma volonté; et cette réflexion le refroidit encore. Cependant Bonaparte prolongea sa visite, et finit par engager M. de Saint-Pierre à dîner; mais comme celui-ci s'excusait sur la santé de sa femme: C'est un dîner d'amis, reprit Bonaparte; nous aurons Ducis, Collin d'Harleville, Lemercier, Arnault, etc. M. de Saint-Pierre persista dans son refus, et le général, donnant un autre tour à la conversation, parla du désordre des finances, du retard des paiements, lui demanda assez brusquement si ces retards le gênaient, après quoi il se leva et sortit.

Deux jours après, Bonaparte revint; il fut reçu par madame de Saint-Pierre, qui se trouvait seule à la maison. Voilà, dit-il en posant un sac d'argent sur la cheminée, une petite somme que je viens de toucher pour vous à l'Institut: ayant obtenu l'ordonnance du ministre, j'ai voulu la faire exécuter moi-même; à l'avenir, nous n'éprouverons plus de retard! Puis il ajouta en se retirant: Il faut que M. de Saint-Pierre signe le registre à la première séance. (Les personnes qui ont lu M. de Las-Cases reconnaîtront ici les faits sur lesquels il a établi ses assertions calomnieuses: heureusement Louis et Joseph Bonaparte vivent encore; ils diront quel est l'historien fidèle de M. de Las-Cases ou de moi.)

Touché d'une démarche aussi bienveillante, M. de Saint-Pierre crut devoir saisir cette occasion d'offrir au général un exemplaire des *Études*, et dès le lendemain il se présenta à son hôtel. Bonaparte demeurait alors rue de la Victoire: le portier,

en voyant passer M. de Saint-Pierre avec un paquet de livres, lui dit qu'il était défendu de rien offrir au général, et pour ne lui laisser aucun doute à cet égard, il lui montra de magnifiques vases d'or et d'argent étalés dans sa loge : c'était un présent des fournisseurs de l'armée; le général n'avait pas même permis qu'on le déposât dans son antichambre. Cependant M. de Saint-Pierre insista, et tout en lui promettant le même sort qu'aux fournisseurs, on le laissa passer. La pièce qui précédait le cabinet du général était pleine d'étrangers de distinction, parmi lesquels se trouvait un corps diplomatique; M. de Saint-Pierre traversa la foule, dit son nom et fut introduit. Bonaparte reçut ses remerciements avec modestie, et son livre de la meilleure grace du monde. Voyez, lui dit-il, en tirant de sa bibliothèque un exemplaire tout usé du même ouvrage, comme votre présent vient à propos; vraiment ce jour est heureux pour moi! Il prononça ces mots de l'air le plus aimable, en étalant sur la table quelques médailles récemment frappées sur les campagnes d'Italie; prenant ensuite une de ces médailles, il l'offrit à M. de Saint-Pierre et le pria de la conserver comme un souvenir de sa première visite. M. de Saint-Pierre voulait se retirer; Bonaparte le retint. Mais, dit M. de Saint-Pierre, des étrangers attendent à votre porte. — Eh bien! ils attendent, dit Bonaparte d'un ton rude; c'est leur vie. Et avec un sourire méprisant : Ce sont les misérables agents de cette politique moderne qui ne sait que tromper, mentir, finasser, sans jamais arriver au but. Il parlait ainsi, et sa main dirigeait machinalement un petit canon sur une table à la Tronchin. — Général, dit M. de Saint-Pierre en posant le doigt sur le canon, voici un joujou qui, entre les mains d'un héros, arrange plus d'affaires en un jour que tous les cabinets de l'Europe en dix ans. Bonaparte leva un front pâle et soucieux, mais sa bouche était souriante et son regard pénétrant; il le fixa sur M. de Saint-Pierre comme pour lire dans sa pensée, et se voyant observé par un homme qui savait lire aussi dans le secret des cœurs, il détourna les yeux et son sourire s'évanouit. En échangeant ce regard, ces deux hommes comprirent qu'ils n'é-

taient pas faits pour s'entendre : l'ambitieux et le sage s'étaient jugés.

Peu de temps après, M. de Saint-Pierre alla dîner chez Bonaparte, qui avait renouvelé son invitation. Tout alors était modeste et sans faste chez celui qui devait bientôt subjuguier l'Europe et habiter le palais de nos rois. Sa table était frugale, mais une femme pleine de grace en faisait les honneurs : lui-même cherchait à plaire; il avait des éloges pour tous les talents, et chaque trait de sa louange renfermait une pensée! L'auteur d'*Agamemnon*, le père d'*Othello*, le peintre de *Marius*, les graces modestes de Collin d'Harleville, les inspirations touchantes de *Paul et Virginie*, recueillirent tour à tour les plus flatteuses paroles. On parla ensuite des campagnes d'Italie; Bonaparte raconta ses actions les plus glorieuses avec une énergique concision, mais froidement, comme s'il eût entretenu ses auditeurs des actions les plus communes. En prodiguant la louange, il y paraissait insensible; cependant quelques traits heureux épanouirent son visage. On avait pris le café; madame Bonaparte, s'approchant de son mari, lui frappa doucement sur l'épaule, en le priant de conduire ses convives dans le salon : Messieurs, dit Bonaparte, je vous prends à témoin, ma femme me bat. — Tout le monde sait, reprit vivement Collin d'Harleville, qu'elle seule a ce privilège. Ce mot eut les honneurs de la soirée et fut fort applaudi. Rentré dans le salon, Bonaparte resta debout; la conversation continuait sur les campagnes d'Italie; on se pressait autour de lui, et il s'abandonnait à toute sa verve. Il rapporta plusieurs traits de cette valeur brillante qui n'appartient qu'aux Français; il dit les actions d'éclat, les nobles dévouements dont il avait été témoin; mais ce qui frappa surtout M. de Saint-Pierre, ce fut l'histoire pitoyable d'un chien resté sur le champ de bataille, auprès d'un soldat dont la tête était emportée. En nous voyant passer, dit Bonaparte, cet animal jetait d'abord des cris de détresse; mais ayant reconnu que nous étions Français, il sembla par ses gémissements nous appeler au secours de son maître. Je parcourais le champ de bataille en comptant nos morts et ceux des ennemis, comme un